



Catherine Soullard

La joie de cette vie



sur *Hiver nomade* de Manuel Von Stürler

Son bonnet rouge, il saute aux yeux dès la première image. Sur la dernière, il est là, toujours, se détachant sur un paysage de campagne. Ce bonnet rouge qui s'accorde avec un tel panache aux violets et aux verts, aux couleurs jungle de la houppelande en caoutchouc, c'est celui de Carole. Un caractère bien trempé, des yeux qui pétillent, une silhouette fine, énergique, une voix qui a parfois le léger traîné de celle de Catherine Mouchet, Carole Noblanc, 28 ans, apprend le métier de berger auprès de Pascal Eguisier, 54 ans, qui l'est, lui, depuis plus de trente ans. Barbu, le regard doux, la pèlerine et le chapeau bergamasques, un caractère pas moins trempé que celui de son apprentie. Ensemble ils partent pour une longue transhumance à travers le Valais.

Le film démarre sur les préparatifs de ce périple de quatre mois où ils chemineront sur six cents kilomètres à la tête d'un troupeau de huit cents moutons, avec Kiwi, Tootsie et Titus, les trois chiens, Léon le chiot, Turqua et Pâquerette les deux ânesses, l'âne Paulo pour porter paquetage, bâches et provisions. Et le film se terminera sur la bétailière emportant les derniers moutons. Une heure et demie lors de laquelle le réalisateur Manuel von Stürler fait vivre au spectateur une expérience unique grâce à une mise en scène qui parvient à saisir l'intime, le lointain, la liberté et la vérité de la nature au prix d'une âpreté choisie. La date de sortie du film est particulièrement bienvenue, après les fêtes de fin d'année et leurs excès en tout genre, car *Hiver nomade* agit comme une purge lustrale qui réenchante le monde.

« *Inventer la vie !* disait Henri Thomas. *Quand on ne peut plus l'inventer, c'est fichu* ». C'est sans doute pour cela qu'un jour Carole décide de quitter Brest et la monotonie de son existence urbaine pour suivre Pascal, rencontré par hasard. Elle savait qu'il allait se passer quelque chose, elle l'attendait, le désirait, confie-t-elle un soir à des amis autour d'un chaudron de fondue et d'un gobelet de vin blanc. Choisir sa vie, l'inventer « *sachant qu'on l'a déjà connue, qu'on ne dispose plus du monde courant, qu'il faut trouver autre chose, et que c'est possible. Ce n'est pas refaire du neuf avec les tombées du passé, mais trouver du neuf (pour un temps) là où personne n'aurait cru qu'il est* ». Trouver du neuf dans les marges, oui mais à quel prix. Ce qu'il faut faire chaque soir avant de pouvoir se coucher, et toujours dehors, près du troupeau, qu'il neige, gèle ou pleuve, et toujours au côté de l'autre berger, sans véritable intimité donc, le soin constant aux bêtes, l'hostilité de certains paysans, cette façon de payer de sa personne, de vivre sans barrière certes mais sans abri aussi, dans l'ouvert, exposé à ce qui vient, en mouvement, comme étrangers et voyageurs sur la terre.

À la faveur de cette aventure, physique, poétique, métaphysique, on redécouvre le bonheur d'un thé chaud, d'une touffe de brindilles prenant feu à ras de la terre gelée, le régal d'une douche, le bruit de la pluie sur les bâches, le trou de lumière qu'une lune

claire allume au faite des arbres, la douceur d'un instant de sommeil au pied d'un arbre ensoleillé. On retrouve la saveur, ne serait-ce que cela. Comment faire ressentir au spectateur le sentiment de plénitude qu'éprouvent de temps à autre Pascal et Carole le soir autour du feu ? Il est à peine verbalisé et pourtant nous sentons, nous aussi, que leurs corps et plus que leurs corps sont comblés, nous sentons cet accord dans la nuit et le silence avec les bêtes et la nature. Une caméra respectueuse et attentive qui se pose où il faut, le temps qu'il faut, et saisit ce qui est précieux et singulier, le regard ouvert, lavé, les mains nues rougies par le froid, ce Noël en lisière de forêt autour d'un feu de branchages, lampe frontale sur la tête, le raclement d'un couteau sur une coquille d'huitre, la brillance du bout de chair décollé, le léger brûlé d'une tranche de pain, la même tartinée de foie gras craquant sous les dents de Pascal, l'élasticité d'une bûche de Noël sous le mol enfoncement du laguiole, minuit qui sonne dans le lointain, l'ânesse qui braie, le chiot qui pointe son museau en couinant, *c'est le premier Noël de Léon* s'exclame Carole en riant, et à l'écran, c'est une crèche cocasse, recueillie et allègre, qui comble et rassasie, un moment de grâce.

Que la caméra s'élève paisiblement ici au-dessus du troupeau sage, rectiligne comme un fleuve ou là, mouvant comme une marée, qu'elle saisisse un train filant au fond d'un paysage neigeux dans la nuit qui tombe ou des champs dans la brume et des clairières, qu'elle cadre, serrés au plus proche, les visages, les mains ou le regard des animaux, jamais les plans de Manuel Von Stürler ne laissent indifférents, ils réussissent à rendre perceptibles et consonants les espaces de l'intimité et du monde. Et quand on sent, dans l'œil des chiens qui se posent enfin le soir cherchant la caresse, la confiance, la sérénité, le contentement de la journée accomplie, on est nous aussi gagnés par ce bien-être. Les larges sourires de Carole et ceux plus retenus de Pascal en disent évidemment aussi longs. Il y a là une tendresse, une rudesse, une ferveur en même temps qu'une juste distance qui fait tout le prix de ce film.